

L'Année dernière à Marienbad
À la recherche du temps perdu
L'Année dernière à Marienbad — France / Italie 1961, 94
minutes

Claire Valade

Number 267, July–August 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63504ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Valade, C. (2010). Review of [L'Année dernière à Marienbad : à la recherche du temps perdu / *L'Année dernière à Marienbad* — France / Italie 1961, 94 minutes]. *Séquences*, (267), 28–28.

L'Année dernière à Marienbad À la recherche du temps perdu

«...le long de ces couloirs, à travers ces salons, ces galeries ... dans cet hôtel immense, luxueux, baroque, lugubre, où les couloirs succèdent à d'autres couloirs, silencieux ... enfilade de portes, de galeries, des couloirs transversaux qui débouchent à leur tour sur des salons déserts... où j'avais une fois de plus, comme à votre rencontre... »

CLAIRE VALADE



Le récit lui-même devient une boucle infinie

Ainsi commence **L'année dernière à Marienbad** d'Alain Resnais. Les mots s'enfilent, répétitifs comme une litanie, description exacte des images qui s'enfilent à leur tour. Pas âme qui vive dans ce château aussi magnifique qu'étrange. Le noir et blanc de Sacha Vierny est superbe, contrasté, intensifiant l'aspect figé des lieux par son côté glacé. Puis, on aperçoit enfin des gens, élégants, immobiles. Sont-ils vivants ? Leur regard semble presque vide, comme s'ils avaient rejoint dans leur immobilité les statues de marbre du domaine. La voix du narrateur nous parvient, clairement, avant de s'estomper sous la musique hypnotique pour ressurgir à nouveau. Il avance à la rencontre de quelqu'un, une femme, splendide, qui, elle, ne l'attend pas. Voilà, le ton est donné. Il en sera de même pendant 90 minutes de plus, à la différence près que la voix de la femme — cette voix traînante inimitable de la sublime Delphine Seyrig, d'une langueur exquise — se joindra à celle du narrateur en une valse hésitation demeurée tout à fait unique dans les annales du cinéma.

Resnais est souvent associé à la Nouvelle Vague, son premier long métrage, **Hiroshima mon amour**, étant sorti en 1959 ; la même année, François Truffaut était sacré meilleur réalisateur à Cannes pour **Les 400 coups**. La vérité est que Resnais, à la fois cousin et précurseur du mouvement, n'a jamais vraiment fait partie de celui-ci. D'abord, il a déjà une riche carrière de documentariste derrière lui (*Les Statues meurent aussi*, 1953, avec Chris Marker ; *Nuit et brouillard*, 1955, *Toute la mémoire du monde*, 1956, pour ne nommer que ceux-là). Surtout, ses œuvres, très précises sur le plan formel et pourtant empreintes d'un trouble curieux, détaché, un peu planant, sont à des lieues de la liberté brouillonne et ébouriffante des films de ses jeunes congénères.

S'il s'éloigne de la Nouvelle Vague par le style et le ton, le Resnais d'alors est pourtant profondément ancré dans le cinéma du début des années 60, époque traversée d'un renouveau qui verra la consécration d'autres cinéastes établis, occupés à sortir

comme lui le cinéma des sentiers battus avec des œuvres fortes à résonnance existentielle. Qu'on pense seulement à Antonioni avec **L'Avventura** (1960), **La Notte** (1961) et **L'Eclisse** (1962), ou Fellini avec **La Dolce Vita** (1960) et **8½** (1963). Resnais, le littéraire du cinéma français, s'amène à son tour dans la fiction cinématographique en poursuivant ce qui a toujours fait son succès : son association avec des écrivains et des poètes. D'abord, Marguerite Duras pour **Hiroshima**, puis Alain Robbe-Grillet, maître du Nouveau Roman, pour ce **Marienbad** aussi déroutant qu'envoûtant, qui vaut au cinéaste le Lion d'or à Venise en 1961. Robbe-Grillet y a travaillé pratiquement en symbiose avec Resnais et, à l'instar de ses romans labyrinthiques, le singulier résultat est stupéfiant, mise en abyme parfaite mettant en scène un homme et une femme errant dans les méandres d'un rêve. Leur histoire est-elle réelle ou imaginée ? Sont-ils l'incarnation d'une psychanalyse récurrente ? On ne le saura jamais et c'est sans importance. Le récit lui-même devient une boucle infinie. Cinquante ans plus tard, **Marienbad** demeure aussi résolument moderne, original et... intemporel qu'à sa sortie. Approprié pour une œuvre dont le thème central est justement l'intangibilité du temps qui passe.

Marienbad s'inscrit parfaitement dans l'évolution du cinéma de Resnais, un cinéma intellectuel et réfléchi, très écrit, aux plans étudiés, fluides, empreints d'une certaine lenteur contemplative, mais aussi d'un onirisme distancé qui deviendra plus ludique et émotif avec le temps. Dans **Marienbad**, comme dans **Hiroshima**, les personnages semblent vivre en suspens, en dehors du temps, tourmentés par les énigmatiques et fugitifs rapports qui les lient, comme nombre de personnages resnaisiens qui leur succéderont. Resnais les filme en tableaux aux cadrages nets ou en longs travellings méditatifs. Tout est question de mémoire et de perception entre eux, du passé et du présent, du rêve et du réel qui se fondent l'un dans l'autre.

Tout cela, c'est aussi ce qui constitue l'essence du méconnu **Providence** (1977), du sous-estimé **La vie est un roman** (1983), de l'extraordinaire **Mon oncle d'Amérique** (1980), du délicieux **On connaît la chanson** (1997), du mélancolique **Cœurs** (2006). Les approches et les sujets sont peut-être différents, le ton d'abord grave devient peut-être plus léger et aigre-doux, mais c'est le même Resnais qu'on y trouve, avec des préoccupations intellectuelles identiques et une précision inchangée dans la mise en scène. **S**

■ France / Italie 1961, 94 minutes — **Réal.** : Alain Resnais — **Scén.** : Alain Robbe-Grillet — **Images** : Sacha Vierny — **Mont.** : Jasmine Chasney, Henri Colpi — **Son** : Robert Cambourakis, Jean-Claude Marchetti, Jean Nény, René Renault, Guy Villette — **Dir. art.** : Jacques Saulnier — **Cost.** : Bernard Evein — **Mus.** : Francis Seyrig — **Int.** : Delphine Seyrig (A, la femme brune), Giorgio Albertazzi (X, l'étranger), Sacha Pitoëff (M, le mari) — **Prod.** : Pierre Courau, Raymond Froment.